

Recherches sociographiques



La nouvelle classe et l'avenir du Québec

Nicole Laurin-Frenette

Volume 21, numéro 1-2, 1980

La Nation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055872ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055872ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Laurin-Frenette, N. (1980). *La nouvelle classe et l'avenir du Québec. Recherches sociographiques*, 21(1-2), 151–162. <https://doi.org/10.7202/055872ar>

« LA NOUVELLE CLASSE ET L'AVENIR DU QUÉBEC »

J'ai été très étonnée que *Recherches sociographiques* me demande de faire un compte rendu critique du dernier ouvrage de Jacques GRAND'MAISON, *La nouvelle classe et l'avenir du Québec* (Montréal, Stanké, 1979). Il faut avouer que la tâche proposée, à première vue, me convenait peu. Je n'avais jamais pu lire au complet, attentivement et sérieusement, un texte de Grand'Maison, livre, article ou autre. Mauvais départ auquel s'ajoutait le fait que n'ayant jamais considéré qu'il fut sociologue, en faire un compte rendu sociologique me paraissait inopportun. J'en étais là lorsqu'un jour, quelques semaines après la lettre de la revue me demandant cette recension, je vis le chanoine me sourire de toutes ses dents depuis la couverture polychrome de son livre, entre le *Montréal-Matin* et le pot d'œufs durs dans le vinaigre, au-dessus du comptoir du restaurant-terminus Voyageur de Magog où j'attendais l'autobus. On ne résiste pas à ce genre de coïncidence ; je l'achetai.

Lisant le livre, je fus d'abord forcée de réviser mon jugement professionnel sur le chanoine Grand'Maison. En effet, j'appris de sa propre affirmation que non seulement il était sociologue mais qu'en plus, il était pratiquement le seul ! Tous les autres, ceux qui s'en donnent ou qui en reçoivent le titre, sont à ses yeux des pseudo-sociologues et des idéologues, le plus souvent de gauche mais parfois aussi de droite.¹ J'en suis certainement une, du point de vue de Grand'Maison et, malgré que ce soit irritant, il faut admettre qu'il a sans doute raison. En effet, la distinction et le rapport entre la science et l'idéologie dans la sociologie ne sont pas, à ma connaissance, établis clairement et plusieurs sociologues, moi la première, n'auront pas la hardiesse d'affirmer qu'ils ne sont jamais dans l'idéologie. Notre travail, son matériau et son produit, s'inscrivent dans la pratique sociale qui est pratique signifiante dans le langage ou si on veut, dans l'idéologie. En outre, la sociologie atteint rarement pour ne pas dire jamais, le niveau et le mode de formalisation caractéristiques des sciences naturelles et elle ne peut prétendre au type d'expérimentation et de contrôle de son objet qu'effectuent ces disciplines dites scientifiques. Ce qui n'exclut pas, bien au contraire car c'est selon moi l'objectif du travail sociologique, que cette

1. Voir les passages où l'auteur aborde cette question, en particulier aux pages 12, 51 et 223.

pratique dans et de l'idéologie, soit une critique de l'organisation sociale et, en particulier, de l'idéologie. Mais au-delà de cette inévitable réciprocity de l'idéologique et du sociologique, je crains que le doigt accusateur de Grand'Maison ne pointe un péché plus grave de son point de vue : la promiscuité, le mélange confus et désordonné de la vérité et de l'erreur dans le discours des sociologues. Althusserien sans le savoir peut-être, Grand'Maison identifie implicitement mais rigoureusement la science à la vérité et l'idéologie à l'erreur, ce qui lui impose une conception de la sociologie calquée sur le modèle de la réflexion dogmatique et lui interdit la pratique de la sociologie critique. Double paradoxe puisqu'il en ressort premièrement qu'il n'est pas seul, quoi qu'il en dise, de cette école de sociologie dogmatique (au Québec et ailleurs) et deuxièmement que sa démarche, qu'il situe dans la perspective d'une « solide » philosophie critique, en est l'exacte contradiction.²

La méthode qui procède de la pensée dogmatique est courante et facile à reconnaître dans l'analyse sociologique ; celle de l'auteur de *La nouvelle classe* en est l'exemple parfait. La pensée dogmatique ne s'intéresse qu'à ses propres principes et jamais aux faits comme tels. Cependant, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, sa démarche part, dans un premier temps, des faits, et non pas des principes qu'elle garde dans sa manche. Prenons la thèse de Grand'Maison, qui donne son titre à l'ouvrage : les changements découlant au Québec de la Révolution tranquille — principalement la croissance de l'État et l'expansion de la Fonction publique et para-publique — auraient produit l'émergence de diverses catégories professionnelles et sociales, la nouvelle classe, qui comprend une bonne part des gens qui reçoivent un salaire de l'État, lesquels sont syndiqués, gagnent assez bien leur vie et jouissent d'une certaine sécurité d'emploi, etc. L'auteur affirme quelque chose à propos de certains agents sociaux, qui concerne leurs déterminations et leurs caractères objectifs, factuels, observables et vérifiables. Cependant, l'interprétation de ces affirmations premières ne consiste pas à approfondir, explorer, préciser, illustrer ces faits, en montrer les corrélations et l'articulation interne ou externe donc en proposer l'explication et, par la suite, en tirer des conclusions qui ouvrent la voie à la recherche d'autres faits reliés aux précédents. L'auteur ne fait aucun travail théorique ou interprétatif sur la base des faits sociaux précités, qui viserait l'un de ces objectifs. Au contraire, on ne trouve dans l'ouvrage que gâchis, gaspillage et dilapidation des malheureux faits, récoltés sous prétexte d'analyse sociologique. Le fait sert de support à une argumentation qui ne le concerne pas mais qui cherche, à travers lui et à ses dépens, à affirmer et à réitérer la valeur et la légitimité de catégories et de jugements moraux. Ceux-ci renvoient aux principes qui fondent l'ensemble de la démarche dogmatique de l'auteur, c'est-à-dire qui en constituent l'origine et la fin. C'est ainsi que Grand'Maison déduit des faits précédents relatifs aux catégories sociales et professionnelles liées aux transformations de l'État québécois au cours des

2. Voir en particulier les pages 130 et suivantes, où l'auteur souligne la « pertinence d'une solide philosophie critique qui parvient à rejoindre une situation occultée par les rhétoriques en présence ».

quinze dernières années, que les gens qui appartiennent à ces catégories sont coupables, en particulier, d'orgueil, de luxure, d'envie, d'avarice, de gourmandise, de colère et de paresse ! Et si vous croyez qu'on n'est pas très avancé pour autant, voyez Grand'Maison qui, de l'affirmation de fait ayant sauté au jugement d'intention, se sent parfaitement justifié de terminer par un sermon. Car la conclusion est immanquablement morale et elle prend toujours la forme de l'admonestation suivie de l'exhortation ; en substance : je vous le dis, vous êtes coupables du fait et de l'intention, reconnaissez-vous pécheurs et repentez-vous !

Tout le livre est construit selon cette méthode en trois temps que reproduisent, *grosso modo*, chaque chapitre, chaque partie et globalement l'ensemble du texte. Le moment de l'affirmation factuelle et objective est bref et incisif : quelques phrases ou quelques lignes assez sobres.³ Le moment du jugement d'intention subjective est plus long ; il est fréquemment l'occasion pour l'auteur d'accumuler les adjectifs et les qualificatifs plus ou moins synonymes.⁴ Le sermon mange au moins les deux tiers du texte selon mon estimation. Il présente tous les attributs stylistiques du genre et, en particulier, l'alternance du *crescendo* et du *decrecendo* de douceur et de violence, d'encouragement et de menace, de condamnation et de pardon.⁵ Dans les trois cas — affirmation de fait, jugement d'intention et sermon — la thématique présentée est restreinte ; il s'agit d'un ou deux sujets repris avec plusieurs variations, que je résumerai succinctement et auxquels j'adjoindrai quelques remarques critiques. Cette présentation maintiendra soigneusement la distinction entre les trois ordres de propositions que j'ai identifiés et qui correspondent aux trois moments de la démarche de l'auteur.

Commençons par les observations, affirmations et constatations de l'auteur concernant la société québécoise actuelle — les groupes et les catégories qui la

3. Il faut signaler que l'auteur renforce fréquemment ses constatations de fait par des références à des sources diverses (statistiques, enquêtes, observations d'autres auteurs) qu'il ne cite à peu près jamais convenablement. J'ai relevé dans son texte de 272 pages, 26 citations de statistiques dont il ne fournit pas la source et d'extraits de textes présentés entre guillemets pour lesquels il ne donne que le titre de l'ouvrage ou le nom de l'auteur mais jamais les deux, en négligeant complètement le lieu, la maison, l'année d'édition de l'ouvrage et la page citée. On peut vérifier ce relevé en se référant aux pages suivantes du texte : 19, 27, 43, 68, 69, 70, 71, 73, 85, 86, 90, 91, 94, 108, 140, 144, 173, 174, 188, 198, 199, 223, 257, 258, 264, 272. Il faut signaler aussi que l'auteur recourt souvent à un procédé d'illustration des faits peu courant dans les travaux scientifiques (ou simplement sérieux), qu'on pourrait appeler le commérage : « comme me disait un cadre supérieur dans une négociation publique » suivi d'une phrase de six lignes entre guillemets ou encore, une autre phrase entre guillemets suivie de « me le disaient des travailleurs récemment ». On trouvera ces exemples du procédé et bien d'autres, aux pages 57, 71, 75, 76, 90, 161, 174, 269.

4. À titre d'illustration : « ... certains comportements quotidiens, dits sauvages, incertains, erratiques, survoltés, apolitiques, asociaux au plan individuel mais aussi collectif » (p. 207) ou encore « ... il [le libertaire] vit sa liberté avec une angoisse insurmontable, des peurs innombrables, des conformismes inavouables » (p. 147).

5. Il est inutile de citer des exemples de sermon, on n'aura qu'à ouvrir le livre. Je signale toutefois qu'une des plus belles pièces de la série se trouve aux pages 102 à 105, dans la péroraison sur le thème des quatre espoirs articulés par le *leitmotiv* « oui, j'ose espérer ».

composent, ses principales institutions et leur mode de fonctionnement. À vrai dire, c'est la seule partie de l'étude qui intéresse la sociologie, le reste relevant des disciplines morales et en particulier, de la casuistique; j'y reviendrai toutefois par la suite. La principale série de propositions factuelles constitue une description de l'ensemble des transformations qui auraient affecté l'État québécois à partir de la période de la Révolution tranquille et des conséquences de ces transformations. On peut les résumer à la prise en charge par l'État d'un ensemble d'activités, de fonctions et de services divers qui sont nouveaux ou qui étaient assumés jadis par d'autres appareils. Il s'agit de la sécurité sociale, la santé, l'éducation, la culture, les loisirs, l'aménagement des infrastructures techniques et économiques, etc. À cette extension des fonctions de l'État correspondrait une expansion des ressources de la collectivité qui sont regroupées, centralisées et gérées directement ou indirectement par l'État — ressources techniques, financières, humaines, etc. Y correspondraient aussi divers appareils et mécanismes propres à l'administration et à la gestion étatiques et para-étatiques. Le second ensemble de propositions factuelles, auquel j'ai fait allusion précédemment, définit une nouvelle classe qui se serait constituée au Québec, au cours des deux dernières décennies. L'émergence de cette classe serait une des conséquences majeures des transformations de l'État durant cette période. En effet, cette classe se caractérise principalement, selon l'auteur, par son rapport à l'État et aux institutions étatiques et para-étatiques. Elle se compose des diverses catégories sociales et professionnelles qui exercent les multiples fonctions assumées par ces appareils étatiques et para-étatiques: fonctionnaires, professeurs, professionnels de la santé, syndicalistes, communicateurs, consultants et animateurs et aussi, policiers et pompiers. Elle inclut certains travailleurs du secteur privé, les ouvriers de la construction par exemple, qui n'occupent pas une place dans l'appareil étatique mais qui dépendent de l'État *via* les subventions aux entreprises et le droit du travail en tant qu'il régit la négociation de leurs conditions de travail. Malgré leurs différences, les membres de cette classe sont tous des privilégiés, de l'avis de l'auteur. Ils jouissent de conditions de travail et de vie plus avantageuses que celles des autres classes ou catégories professionnelles non syndiquées et liées aux petites entreprises, celles des chômeurs, des assistés sociaux, etc. Les membres de la nouvelle classe ont de bons salaires, des avantages marginaux intéressants et surtout, la sécurité d'emploi, tous privilèges que leur procurent l'État et les syndicats. Ce qui revient à dire, pour l'auteur, que ces avantages sont prélevés sur les ressources de la collectivité *via* l'État, de même que les tâches qu'exercent la plupart des catégories professionnelles de la nouvelle classe sont des services à la collectivité *via* la Fonction publique et parapublique.

En tant que propositions d'ordre factuel, on peut considérer que les deux ensembles d'énoncés que j'ai résumés sont valides à quelques détails près, sur lesquels j'éviterai d'insister. En d'autres termes, la plupart des observations de l'auteur relatives aux transformations de l'État québécois et aux nouvelles catégories sociales et professionnelles ne sont pas originales mais n'en sont pas moins justes. Il faut toutefois remarquer que l'utilisation de la notion de classe pour décrire l'ensemble des groupes et des catégories sociales et professionnelles

dont il est question dans l'étude de Grand'Maison ne va pas de soi. De l'affirmation même de l'auteur, l'utilisation de cette notion implique une interprétation des faits inscrite dans une théorie, en l'occurrence : une théorie des classes. Cependant, cette théorie-cadre reste implicite et équivoque ; ce qui est inacceptable du point de vue de la méthodologie. L'auteur y fait fréquemment allusion de façon négative : ce n'est pas la théorie des classes du XIX^e siècle utilisée par les idéologues de gauche universitaires ou extra-universitaires. Ce n'est pas non plus une théorie fonctionnaliste de la stratification en particulier. En effet, l'auteur fait grand usage de la notion de classe moyenne empruntée aux chercheurs américains et il analyse ses diverses connotations subjectives mais il n'identifie et ne reprend à son compte sans équivoque aucun des critères théoriques ou méthodologiques qui correspondent à l'une ou l'autre des théories des classes moyennes (car il y en a plusieurs). Par ailleurs, certaines évocations théoriques pourraient permettre de penser que la théorie de l'auteur s'apparente à quelque variante de la théorie des classes politiques (Djilas, Burnham, Aron, etc.) mais on ne peut être certain. En effet, on apprend d'une part que la nouvelle classe est « administrative, syndicale ou professionnelle, bureaucratique et publique » (p. 55) et qu'elle est « l'équivalent de la bourgeoisie dite privée » (p. 97) ; aussi bien, que « la nouvelle classe est une dimension très importante de l'univers techno-bureaucratique » (p. 87) et que « les deux systèmes » (capitalisme et socialisme) « finissent par se rassembler au même rendez-vous de la nouvelle classe » (p. 97). D'autre part, Grand'Maison affirme également que malgré « le caractère difficilement saisissable de cet ensemble hétéroclite » (p. 226) que sont les classes moyennes, elles représentent un « phénomène social total dans la ressemblance des pratiques et des aspirations par-delà les nuances de styles de vie et de consommation » (pp. 228 et 229). De ces classes moyennes, il nous propose par ailleurs une « typologie » qui comprend quatre catégories : « les familiaux, les clubards, les libertaires et les militants » (p. 236 et pp. 237-246) et il nous propose du même souffle une représentation graphique qui les situe par rapport au pouvoir économique, au pouvoir politique et au pouvoir culturel d'un côté, et par rapport aux assistés sociaux de l'autre côté (p. 236). Quand l'auteur de toute cette confusion remarque enfin que « au fond, les deux vraies classes (sont) les intégrés et les exclus » (p. 130), on croit perdre pour de bon non seulement son latin mais sa sociologie !

En fin de compte, il m'a semblé que ce dont la théorie de Grand'Maison se rapprochait le plus pouvait bien être la théorie de la nouvelle petite-bourgeoisie, mise à la mode par Baudelot, Establet, Poulantzas et d'autres chercheurs d'obédience althussérienne et couramment utilisée au Québec par des sociologues qui se rattachent à ce courant théorique. Les critères utilisés pour définir et identifier cette classe petite-bourgeoise sont d'ordinaire formulés en termes de production directe ou indirecte de la plus-value, travail productif ou improductif, relation à l'une ou l'autre fraction du capital. Certes, on ne trouve pas de pareils gros mots sous la plume de Grand'Maison et il prend soin par ailleurs de récuser cette thèse de la petite-bourgeoisie parce qu'elle « permet de s'exclure soi-même du problème » (p. 224). Mais le résultat de l'application des critères dérivés de la théorie de la nouvelle petite-bourgeoisie est tout à fait

semblable au résultat de l'application (incertaine) de la théorie (douteuse) de Grand'Maison. Dans les deux cas, on se trouve à fabriquer une classe fourre-tout où on retrouve pêle-mêle ce qu'on n'a pas mis ailleurs: des hauts fonctionnaires, des syndicalistes, des infirmières, des commis de caisse populaire, des présidents de l'Hydro-Québec et des moniteurs de garderie, des pompiers, des boursiers et pourquoi pas quelques rats laveurs pour faire plaisir à Jacques Prévert...

Ceci étant, je ne pense pas qu'il faille s'esquinter à reconstruire et à comprendre la théorie implicite qui fonderait, chez l'auteur de *La nouvelle classe*, l'interprétation des faits relatifs aux nouvelles catégories professionnelles et sociales. En effet, je crois que la notion de classe n'est pas employée dans cette étude, en tant qu'élément d'un cadre théorique, mais qu'elle relève plutôt d'un procédé stylistique visant à produire un effet qui n'est pas de connaissance, mais d'émotion. Former une classe, ce n'est pas beau... sauf s'il s'agit d'une classe dominée car ce n'est pas de votre faute. C'est bien cette faute morale qui consiste à être une classe (et privilégiée de surcroît) que Grand'Maison veut imputer aux personnes qui appartiennent aux catégories, groupes et ensembles qu'il analyse. Cette remarque m'amène à constater que j'ai déjà épuisé la substance des propositions factuelles de l'ouvrage et que je me trouve de plain-pied dans le second moment du texte, le jugement d'intention morale.

J'ai indiqué précédemment que les matériaux présentés par l'auteur ne sont pas soumis à une analyse qui permettrait d'en évaluer la portée et d'en rechercher l'explication. Ils servent de prétexte à un ensemble de conjectures pour discerner et soupçonner les motivations, les intentions, les attitudes morales des personnes impliquées dans les institutions sociales. Ces conjectures ne se fondent pas sur les faits, elles sont énoncées *a priori* d'après les principes, axiomes et postulats d'une problématique morale préalablement posée comme intangible et qui demeure implicite. La série de conjectures dérivées de cette problématique vise à établir une sorte de syndrome moral qui affecterait les membres de la nouvelle classe et dont les principaux caractères seraient le désir de jouissance immédiate et illimitée, la soif inextinguible de sécurité économique et psychologique, l'insouciance et l'irresponsabilité sociales de même que diverses formes de malhonnêteté intellectuelle et professionnelle auxquels s'ajoutent des symptômes secondaires, bizarroïdes, comme « l'économophobie » (p. 175) et le « pan-juridisme » (p. 199). Les manifestations de ces divers défauts, vices et perversions sont nombreuses: gaspillage des fonds publics, grèves coûteuses et inutiles, travail mal fait, lourdeur bureaucratique, impuissance du gouvernement, « dépenses folles et revendications aberrantes » (p. 178), légalisme, dogmatisme, sécurisme de gauche et sécurisme de droite (p. 120), etc. Restent, bien sûr, quelques « serviteurs fidèles » (p. 45) dont l'auteur salue au passage « les dévouements admirables » (p. 42). En effet, il affirme qu'il « faut craindre de décourager ceux qui ont un sens élevé du métier et de la profession, lieu quotidien de service, d'excellence et de dépassement » (p. 44), mais le nombre de ces justes ne suffit pas à détourner de l'ensemble de la nouvelle classe le courroux de Grand'Maison. Tout y passe, de la manie des comités et des rapports jusqu'aux vacances dans le Sud (p. 62), sans oublier la consommation des alcools importés (p. 63), le refus des heures de travail

supplémentaires et la revendication du congé de paternité qui scandalise tout particulièrement l'auteur. (Il y revient à trois reprises : pp. 92, 121 et 155.) Par tous ces moyens et de toutes ces manières, la nouvelle classe, « dont le statut privilégié est financé par les autres travailleurs » (p. 101) et qui a « la possibilité de mettre à genoux la population et les gouvernements à tous les niveaux » (p. 89), exploite le peuple, ajoutant cette exploitation à celle qu'il subit de la part de la bourgeoisie privée anglophone (p. 97).

Pour Grand'Maison, le syndrome moral dont j'ai évoqué les principales composantes se situe à l'origine et au terme des transformations sociales et politiques qui ont affecté la société québécoise depuis la Révolution tranquille. Autrement dit, ces phénomènes sociaux et politiques sont, pour l'auteur, des manifestations extérieures, objectives, d'un facteur déterminant qui est intérieur et subjectif : la décadence morale et spirituelle des Québécois. Cette décadence morale et spirituelle est la source d'un « triple appauvrissement : de la conscience historique, l'intelligence culturelle et la philosophie critique » (p. 125). Elle atteint principalement les « élites », ceux qui détiennent un savoir et un pouvoir quelconques, à divers niveaux et dans divers secteurs de l'organisation sociale : de l'école au gouvernement, du syndicat à l'université, de la famille à l'entreprise. Peuple sobre, frugal, habitué au sacrifice, rompu à l'effort et au travail (même mal payé), préférant les valeurs éternelles aux jouissances passagères, respectant l'autorité — de celle du premier ministre à celle du curé — les Québécois seraient devenus, en moins de deux décennies, un peuple de débauchés, paresseux, gaspilleurs, insouciants du lendemain, profiteurs, cyniques et « éclectiques ». De là, selon Grand'Maison, leur dépendance envers l'État pour tous les besoins de l'existence collective et individuelle ; de là l'absence de dynamisme autochtone de l'économie québécoise ; de là le mauvais fonctionnement, le coût élevé et la faible rentabilité des services scolaires, hospitaliers, de l'assistance sociale ; de là les grèves, les névroses et la baisse de la natalité sans oublier le « vieillissement précoce » de la génération montante (p. 50). C'est ainsi que le syndrome moral de la nouvelle classe, identifié par Grand'Maison, exprime ce « mal québécois » (p. 193) plus profond qui peut être défini comme « l'appauvrissement des qualités de base nécessaires à l'auto-développement individuel et collectif » (p. 99). Tel est le véritable facteur d'explication dans l'analyse de l'auteur, celui qui permet « d'oser par exemple, relier le chômage à notre inefficacité collective » (p. 76), de rapprocher « l'érosion du sens du service et la dégradation des services publics » (p. 267), de faire le lien entre la tiédeur des parents et le décrochage de leurs enfants (p. 265).

C'est sur la base de telles considérations que le sermon s'enclenche et se développe selon le plan en deux volets que j'ai évoqué. Premier volet : reconnaissez-vous pécheurs ! En effet, songez à vos parents qui se sont saignés à blanc pour que vous fassiez des études ; à vos enfants, à qui vous n'avez pas le courage de préparer un avenir exaltant dans un Québec édénique. Songez à ceux qui sont chômeurs, pauvres, non syndiqués, qui ne boivent pas de vin français et ne vont pas dans les Antilles l'hiver. Songez à toutes les âmes dont vous, exerçant des fonctions d'élite, avez le soin et la responsabilité : professeurs, songez à vos élèves, infirmières à vos malades, fonctionnaires à vos administrés,

syndicalistes à vos syndiqués, journalistes à vos lecteurs ! Enfin, songez à vous-mêmes : êtes-vous au fond, satisfaits, sereins, confiants, contents ? N'éprouvez-vous par cette « angoisse flottante, indéchiffrable » (p. 241), ce « vertige d'une liberté mal digérée et d'une pratique de changement peu maîtrisée » (p. 246) ? Alors, (c'est le deuxième volet), repentez-vous ! Car il n'est (peut-être) pas trop tard ; vous pouvez (peut-être) encore être sauvés moyennant contrition, ferme propos et pénitence. De l'audace, du « dépassement », du « courage réalisateur » (p. 103) ! Prenez votre économie en mains, investissez, formez des petites entreprises québécoises qui grossiront et deviendront des multinationales ! Hâtez-vous vers « les chantiers inévitablement austères d'une économie à la fois dynamique et solidaire » (p. 63) ! Renvoyez au gouvernement vos chèques d'assurance-chômage, d'allocation familiale et autres ; levez-vous, sortez, allez mendier ce qui est aussi payant et permet aux riches de faire la charité ! Vous pourrez compter, en outre, sur « 10% du salaire des enseignants pour un fonds au service de projets éducatifs en milieux prolétaires. Un beau test de vérité pour évaluer la pertinence [du] discours [des membres de la C.E.Q.] sur les inégalités sociales, économiques et scolaires » (p. 161). Ne vous préoccupez plus de la sécurité d'emploi ; voyez les fleurs et les oiseaux, ont-ils une convention collective ? N'hésitez pas non plus à céder votre emploi à un plus jeune et plus brillant que vous : de l'excellence, que diable ! Et surtout, ne faites plus la grève parce que les premières fois, ça allait, c'était nouveau, intéressant mais désormais sachez que les luttes patronales-syndicales ne sont qu'une « bataille d'intérêts et de pouvoir internes à la nouvelle classe » (p. 78) ! Seuls ceux qui n'ont pas lu le texte que je résume, croiront que j'en fais une injuste caricature. Hélas, si j'y ajoute un brin d'humour, j'en respecte scrupuleusement les idées et j'en cite rigoureusement les extraits (j'en passe même, et des meilleurs).

En ce qui concerne la dimension morale du livre de Grand'Maison, qui se présente sous les formes du jugement d'intention et du sermon, je me permettrai de formuler deux types de critique. La première est d'ordre méthodologique ; je rappellerai simplement ce que tous les sociologues (et pas seulement eux) devraient savoir depuis Durkheim : que le social s'explique par le social y compris, et peut-être surtout, cette composante du social qu'on qualifie de morale — les croyances, valeurs, intentions, attitudes, motivations, etc.⁶ J'ajouterai qu'il faut se garder d'établir un rapport de détermination simple et univoque (quelle qu'en soit la direction) entre, d'une part, les faits moraux et les faits d'ordre « subjectif » en général et, d'autre part, les autres composantes, « objectives », de l'organisation sociale. En effet, ce qu'on appelle le subjectif et l'objectif renvoie à des dimensions spécifiques mais indissociables l'une de l'autre, des pratiques et des discours sociaux ; ce sont deux modes de la représentation que nous nous faisons des faits sociaux. En tant que sociologue, on ne peut donc rien expliquer et rien modifier pratiquement de la réalité sociale en l'imputant à la conscience morale des agents sociaux, et surtout pas leur moralité, si c'est elle qui intéresse l'analyse. J'ai dit précédemment que

6. Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, (14^e édition).

j'admettais la plupart des remarques factuelles de Grand'Maison sur les transformations sociales et politiques de la société québécoise depuis la Révolution tranquille. En outre, je m'inquiète autant que lui du taux de chômage et de la fréquence des grèves, de l'inflation et de la pollution, de la lourdeur de la bureaucratie d'État, de l'omniprésence de ses interventions dans l'existence de chacun ainsi que de tout un ensemble de problèmes économiques, politiques et sociaux qui affectent non seulement le Québec mais l'ensemble de la planète. Je n'en détiens par ailleurs ni l'explication, ni la solution finale ; je pense qu'il faut continuer à les chercher. Cependant, je crois que d'accuser les gens d'être bêtes et méchants ne mène à rien. Ce que fait Grand'Maison en rendant les professeurs responsables des problèmes de l'école, les fonctionnaires responsables des problèmes de l'administration publique, les syndicalistes responsables des problèmes de relations de travail et les parents responsables des problèmes de leurs enfants. J'irai plus loin : rien ne permet non plus de rendre les capitalistes responsables de l'exploitation et les hommes d'État responsables de la domination, ce qui n'affaiblit en rien la nécessité de lutter pour l'élimination de l'exploitation capitaliste et la disparition de l'État.

Ma seconde critique vise le contenu même de l'enseignement moral dispensé dans *La nouvelle classe et l'avenir du Québec*. Cerner précisément ce contenu n'est pas facile ; comme je l'ai souligné précédemment, la doctrine morale dont dérivent les énoncés *a priori* de Grand'Maison n'est pas explicite et la terminologie qu'il emploie aggrave l'équivoque et l'ambiguïté de son discours. En effet, il ne se lasse jamais d'accumuler les substantifs grandiloquents et vagues : l'authenticité, la générosité, la disponibilité, la fécondité... Il utilise profusément des expressions creuses et troubles comme « l'aventure humaine », la « dramatique contemporaine », le « rapport fondamental au monde et à l'avenir », la « tiédeur sociale et historique », le « dynamisme de dépassement », le « dépassement qualitatif », la « dynamique d'affirmation », les « responsabilités signifiantes et engageantes », les « motivations d'excellence »...⁷ La problématique morale qui sous-tend ses jugements d'intention et les thèmes de ses sermons ne peut donc être déduite que de l'ensemble que forment ces éléments et dans lequel ils s'emboîtent. Ainsi, cette problématique que la lecture de l'ouvrage m'a permis de reconstruire, ne peut être présentée qu'à titre d'hypothèse qui confère un sens à l'ensemble des équivoques et des ambiguïtés du texte. Cette hypothèse est vérifiable mais, comme je suis forcée de faire l'économie d'une démonstration complète et rigoureuse, je me contenterai de l'étayer par quelques exemples.

Il s'agit, me semble-t-il, d'une problématique bien connue : celle du vieux nationalisme clérical québécois dont les multiples avatars, de l'ultramontanisme du XIX^e siècle au duplessisme de l'après-guerre, ont été documentés et analysés par de nombreux historiens, sociologues, religiologues et critiques littéraires. Sous la plume de Grand'Maison, les thèmes de ce nationalisme traditionnel, appliqués à la conjoncture et au contexte actuels, se déguisent sous des formules modernes qui empruntent aussi bien au langage péquiste qu'au jargon des

7. Toutes les expressions citées apparaissent au moins une fois dans le texte.

sciences humaines ou au vocabulaire catholique post-conciliaire. Cependant, le traditionnel corpus idéologique s'y retrouve en entier. La spécificité de la nation québécoise est l'idée organisatrice de ce discours; les autres énoncés en dérivent. La nation est définie sur la base d'une caractérologie morale et, à la limite, raciale. Dans cette perspective, c'est une « fibre », une « âme », qui caractérise l'homme d'ici. Elle se manifeste dans le courage et la persévérance à durer, envers et contre tous les dangers et les tentations auxquels l'expose l'univers anglo-saxon, matérialiste et impérialiste. La pauvreté et la rigueur du pays sont la condition même de cette fidélité de la nation à elle-même dans l'austérité et l'abnégation. Par ailleurs, l'âme québécoise s'exprime aussi dans ses œuvres économiques, politiques et culturelles. Le travail est un « chantier » où se construit la solidarité de la nation dans l'échange de « services » entre ses membres. (Tel est d'ailleurs le sens des « atouts positifs de pratiques de travail fécondes en solidarités comme en excellence » que les travailleurs sont actuellement menacés de perdre parce que les « administrations et les syndicats refusent de véritables participations », p. 258.) L'originalité des œuvres nationales est le reflet de leur valeur spirituelle; elles s'imposent au monde comme autant de victoires de l'esprit sur la matière, de la qualité sur la quantité, de la pauvreté sur le luxe. Pour Grand'Maison, l'indépendance nationale prend sa véritable signification dans ce contexte d'idées; elle garantit la préservation de « ce qu'il y a de meilleur au fond de nous [...] une fibre plus solide, une solidarité plus vraie, une âme que nous sommes en train de perdre dans des pratiques et des objectifs qui ont tous en commun une toujours plus grande dépendance » (p. 262). Enfin, dans la même optique, la gouverne de la nation repose sur une élite dont la supériorité doit être morale et spirituelle: gardienne de la race et des valeurs éternelles que celle-ci incarne.

On aura peu de peine à se convaincre du caractère archaïque des idées de l'auteur si on compare les énoncés nationalistes du texte de Grand'Maison à ceux qu'on peut relever dans les textes les plus représentatifs de l'idéologie cléricale traditionnelle, au Québec. Par exemple, on sera frappé de retrouver chez Jacques Grand'Maison des propos assez semblables à ceux que tenait Monseigneur Laflèche, en 1866, sur l'âme, la mission et le destin de la nation et, en particulier, sur les vertus et les misères nationales. En effet, ce dernier rappelait aux Canadiens français de son époque que « la décadence [des nations] a toujours coïncidé avec l'invasion de la cupidité, de l'amour effréné des richesses, de la soif dévorante de la jouissance matérielle ou de la domination »; de même, il les exhortait à croire que lorsque les peuples ont suivi « ces docteurs qui leur montraient le bonheur suprême et final dans la jouissance de la matière, dans la préférence absolue du moi sur tout, alors les liens sociaux se sont relâchés, les vertus nationales se sont affaiblies ».⁸

Les catégories de ce discours nationaliste sont indissociablement politiques et religieuses. L'inscription des agents sociaux dans les places au sein des appareils est décrite en termes de responsabilité, d'engagement, de fidélité, de

8. L. LAFLÈCHE, *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1866, pp. 45 et 46.

service à l'endroit de la nation/communauté/race/âme québécoise dont ils assurent ainsi la survie tout en réalisant leur salut personnel. Le progrès économique et social est un progrès moral et spirituel, imputable à la valeur morale et spirituelle des élites ou du peuple. Réciproquement, les problèmes et les contradictions économiques et sociales sont des problèmes moraux et spirituels, imputables à la corruption morale et spirituelle des élites ou du peuple. Dans cette perspective, le sermon sur « la nouvelle classe et l'avenir du Québec » est essentiellement une charge morale, une sainte colère contre les élites : les gouvernants, les « permanents », les privilégiés, les instruits et ceux qui profitent des miettes qui tombent de leur table. Charge dont les traits sont empruntés au catalogue des péchés et des crimes contre la Nation telle que définie précédemment. Contre ces élites corrompues et corruptrices, l'auteur en appelle au peuple : le vrai, le bon peuple que la décadence n'a pas encore gagné, qui conserve les vertus de l'âme québécoise et honore les valeurs de la race que les élites bafouent impunément.

Dans ce contexte, la notion de « pays réel », qui est le terme-clé du texte de Grand'Maison, prend tout son sens. J'ai relevé au moins dix occurrences de ce terme et je crois que l'analyse systématique de leur contexte confirmerait l'interprétation que j'en donne. Le pays réel, c'est en même temps la terre et le sang, le peuple et la race : toutes données irrationnelles posées comme fondement, unité et destin de la Nation. Le pays réel, c'est aussi l'ordre de l'existentiel et du vécu opposé, comme fin de non-recevoir et intimation de se taire, à toute démarche qui prétend s'en rendre maître dans la réflexion. Dans ce *leitmotiv* du pays réel se condense la substance politico-religieuse de la morale nationaliste de l'auteur et on ne peut hésiter à reconnaître que cette morale, lorsqu'elle est appliquée à l'analyse de la société capitaliste contemporaine, s'apparente thématiquement et sémantiquement à celle que véhiculent les courants littéraires, philosophiques et mystiques où le discours fasciste a abondamment puisé ses thèmes racistes et autoritaires. On trouvera dans l'excellent texte de Herbert Marcuse, « La lutte contre le libéralisme dans la conception totalitaire de l'État », une analyse détaillée de la thématique des courants philosophiques et littéraires pré-fascistes ainsi que la référence exacte des ouvrages représentatifs de ces courants.⁹ On sera frappé d'y retrouver plusieurs traits caractéristiques de la pensée de Grand'Maison, en particulier, la conception anti-matérialiste et anti-rationaliste de l'histoire, la définition spiritualiste de la nation, l'anti-libéralisme et l'anti-marxisme conjugués, le rejet de l'individualisme égoïste, de l'égalitarisme abstrait et du matérialisme pernicieux, l'État conçu comme une réalité éthique et la notion de l'autorité conférée par la transcendance, le réalisme héroïco-populaire, la vision organiciste de l'économie, etc. Ces analogies signalent, ici encore, le caractère archaïque du discours de Grand'Maison, car le fascisme et les courants de pensée qui l'ont précédé appartiennent en propre au contexte historique qui les a déterminés. Cependant, cela ne signifie pas qu'un tel discours archaïque soit

9. Voir le recueil de textes de Herbert MARCUSE, *Culture et société*, Paris, Minuit, 1970, pp. 61-102.

une aberration ou une fantaisie, sans raison et sans conséquence. À cet égard, Marcuse propose aussi, dans le texte cité, quelques hypothèses relatives à la signification sociale de l'idéologie pré-fasciste et de la critique qu'elle prétend instaurer. L'interprétation qu'il résume dans le passage suivant me paraît s'appliquer intégralement au texte de Grand'Maison :

« L'héroïsme et l'éthos de la pauvreté posés comme piédestal de la politique ! La lutte contre la conception du monde matérialiste découvre ainsi sa signification dernière, qui est de mater les instincts qui se rebellent contre la baisse du niveau de vie. L'idéologie connaît ainsi une transformation dans sa fonction, caractéristique pour certains stades du développement social : elle montre immédiatement ce qui est, mais avec un renversement radical des valeurs ; le malheur devient grâce, la détresse bénédiction, la misère destin ; inversement, la recherche du bonheur et d'une amélioration matérielle devient péché. »¹⁰

Le discours de Grand'Maison ne s'inscrit pas dans une conjoncture fasciste ou pré-fasciste mais il se situe dans un contexte, celui du Québec, marqué par l'aggravation de diverses contradictions et difficultés d'ordre économique, politique et culturel. Au plan économique, les répercussions de la crise mondiale : chômage, inflation, « crise fiscale de l'État », etc. Au plan politique, l'impasse de l'étapisme péquiste : la mise en veilleuse des espoirs de changement fixés sur le Parti québécois et sur l'avènement toujours retardé de l'indépendance nationale. Au plan idéologique, l'incapacité relative des discours dominants (politiques, moraux, religieux, etc.) à conférer sens et affect à plusieurs éléments de la vie collective et individuelle. Dans ce contexte, le discours que tient Grand'Maison dans *La nouvelle classe et l'avenir du Québec* est pernicieux. Premièrement, il est pernicieux parce qu'il propose de fausses explications et de fausses solutions à des problèmes réels, ressentis comme tels. Le changement qu'il vise est une conversion morale et spirituelle qui demeure dans l'ordre de l'intention et du projet personnels et qui laisse intacte toute l'organisation sociale du travail, du contrôle et de la reproduction. Deuxièmement, il est pernicieux parce qu'il s'inspire des principes du nationalisme québécois traditionnel. Plus d'un siècle d'histoire permet de reconnaître le caractère totalitaire de cette idéologie et son efficacité pour la préservation de l'ordre établi. Or cette idéologie demeure toujours possible et plausible dans la mesure où les dimensions essentielles de la situation du groupe francophone au Québec restent inchangées, en particulier, son caractère minoritaire, son infériorité économique, le rôle de relais de ses dirigeants politiques, son isolement culturel. L'analyse du livre de Grand'Maison permet peut-être de comprendre que le nouveau nationalisme des années 60 et 70 n'a pas déraciné le nationalisme traditionnel mais qu'il l'a intégré profitablement dans une configuration idéologique nouvelle et que l'essoufflement de ce néo-nationalisme favorise le retour de l'ancien, sous des formes adaptées à la conjoncture.

Nicole LAURIN-FRENETTE

*Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.*

10. *Id.*, p. 89.